

Un renvoi justifié

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **73 (1934)**

Heft 21

PDF erstellt am: **24.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-225836>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— Un jour, je retournerai là-bas. J'y connaîtrai la gloire. Car mes concitoyens me sont restés fidèles. J'ai fait, à Bellair-en-Cotentin, des travaux qui me seront comptés !

Il répandait cette idée avec une telle conviction que, dans toute la province du Manitoba, où ses champs s'étendaient à perte de vue, on l'appelait « le grand maire de France ». Bellair prenait, dans les imaginations, l'allure d'une capitale dont la plus fastueuse artère, aux « gratteciel » sans nombre, s'onnait du nom de Napoléon Farnitou !

Pendant la grande guerre, il pleura souvent. Le martyr de la France le plongeait dans l'angoisse.

— Je suis Français, gémissait-il... Un grand Français dont la postérité retiendra le nom... Ah ! mes amis, revoir mon pays !... Quel rêve !

Il débarqua à Bellair, un beau matin de mai, en 1920. Il avait quatre-vingt-cinq ans, mais marchait l'œil vif, l'échine droite. Il ne reconnut pas sa ville natale, tant elle avait changé. Il erra longuement autour d'une vaste place publique en se demandant avec inquiétude :

— Et... ma rue... ma rue, hélas ?

Il s'y trouva tout à coup et reçut un grand choc au cœur. Rue Napoléon Farnitou. Ces mots flambèrent à ses yeux, sur une plaque indicatrice. Il murmura :

— Ma ville ne m'a point renié !

Pourtant, un doute l'étreignit. Dans cette ville pimpante et comme neuve, qui donc survivait, de l'époque où il était maire ? Les gens de la génération actuelle savaient-ils l'histoire de ses mérites ? Il avisa un vieux pouilleux qui fumait benoîtement sa pipe au soleil et lui demanda :

— Mon brave, savez-vous qui était Napoléon Farnitou, qui a donné son nom à cette rue ?

Le vieux éclata d'un large rire qui brida ses petits yeux sanguinolents et articula :

— Oh ! ça, j'm'en fiche ! Mais c'te rue, j'l'aime parce qu'elle me rappelle mon premier amour. Figurez-vous...

Le grand homme, déjà, s'était éloigné. Il avisa un gros boucher qui, planté sur son seuil, ses deux mains épaisses croisées sur son tablier tout maculé du sang des animaux, prenait le frais.

— Monsieur, proféra le maire d'autrefois, qui donc est Farnitou, ce grand Farnitou dont tout le monde parle ?

— Tout le monde ?... Vous m'étonnez, bafoilla l'énorme boucher... J'crois bien que c'est un maître abatteur du siècle dernier, à preuve que l'abattoir est là, tout au bout !

— Merci ! dit Farnitou. la bouche amère. Quels ignares ! songea-t-il. Mais ce sont là des gens du peuple. Soyons indulgent.

Sa démarche se fit plus lente et plus hésitante. Il se dirigea vers le Palais de Justice; un groupe d'avocats en sortaient, la serviette de maroquin sous l'aisselle. Des intellectuels, enfin ! Napoléon s'élança vers le plus âgé, qui portait une barbe vénérable, et renouvela sa question. L'avocat, pris sans vert, roula des yeux glauques, toussota, puis, la mains sous le menton, glapit :

— Farnitou, personnage de légende ! Son nom n'est qu'une corruption de « far niente ». La rue du repos, voilà !

— Hélas ! gémit l'authentique Farnitou, mon nom illustre n'est qu'un piteux jeu de mots dans la bouche de ce rhéteur ! Ces érudits sont pires encore que les ignorants !

Mais une nuée d'enfants piaillaient en sortant d'une école, celle-là même que Farnitou avait fait ériger. « Les jeunes couches, songea l'homme célèbre. On a dû rappeler mes hauts faits dans les cours d'éducation civique. »

Il se précipita de toute la vitesse de ses vieilles jambes, joignit les petits garçons et, l'index levé, clama :

— Mes enfants, je donne quarante sous à celui d'entre vous qui pourra répondre à cette question : « Qui est Napoléon Farnitou ? »

Les gosses, bouche bée, s'interrogèrent du regard, puis un petit brunet hasarda :

— C'est un type qu'on a guillotiné pendant la Révolution.

— C'est un général de la guerre de 70, déclara un petit noiraud d'un air pénétré.

— Non, fit un rouquin à museau de renard, c'est l'inventeur du fil à couper le beurre !

Et toute la bande de s'esclaffer.

Comme le vieillard tournait tristement la tête, un petit blondin aux yeux intelligents et doux s'approcha de lui, et dit, une belle flamme dans les prunelles :

— M'sieu, je sais : Napoléon Farnitou, c'est un homme... qui porte le nom d'une rue de la ville !

Le vieux maire, la voix tremblante et les paupières humides, balbutia :

— C'est juste, mon enfant... Tiens, voilà quarante sous.

Et les écoliers le virent s'éloigner, l'échine toute ployée. Il songeait qu'il n'était plus rien, pas même un souvenir, et que la gloire est une vaine fumée qu'emporte le vent dans les espaces sans fin.

Henri-Jacques Proumen.

LE BLUET, LA VACHE ET LE CHARDON

FABLE.

— Comme ta tige est laide,
Et que ta feuille est raide !
Vraiment, pour une fleur,
Quelle horrible couleur !
Tu n'es pas sympathique,
On t'approche... et tu piques !
Répétait au chardon
La belle centaurée
En offrant au bourdon
Sa corolle étalée.

Une vache survint.
Pour apaiser sa faim,
Vers la plante épineuse
Elle va, fort heureuse
De ce prochain repas.
Elle avance d'un pas,
Se pique... alors recule,
Et puis croque aussitôt
Le bluet... pédoncule,
Pétales et calice.

Nombreux sont les défauts
Qui nous rendent service.

Pierre ADDOR.

UN GENDARME EN EVEIL

UN jeune gendarme, animé d'un zèle par trop bouillant, venait de changer de poste et ne connaissait pas encore la localité. En lui donnant diverses instructions, on lui avait tout particulièrement recommandé de surveiller les colporteurs, dont plusieurs échappent à la patente.

L'autre jour, notre gendarme se lève de bonne heure et fait une tournée matinale dans les environs, pour voir s'il n'apercevrait point quelque gibier de préfecture. — Il était six heures du matin. Un beau soleil de printemps éclairait les prés verdoyants, et les oiseaux chantaient la saison nouvelle.

Au contour de la route, entre deux haies touffues, apparaissait tout à coup un homme portant un colis sous le bras. C'était le marguillier du village voisin, qui se dirigeait seul vers le cimetière, assez éloigné, pour y ensevelir le petit cadavre d'un enfant mort-né, qui n'avait pour cercueil qu'une simple boîte de sapin enveloppée d'un drap noir.

Le gendarme reste un moment en arrêt, cligne l'œil, puis presse le pas. « Ce gaillard m'est suspect, se dit-il, c'est un colporteur !... »

Bientôt il lui frappe sur l'épaule d'un bras vigoureux, et lui fait :

— Au nom de la loi, je vous arrête !... Que portez-vous là ?...

— Vous le voyez bien.

— Comment, je le vois bien... déballez-moi ça et un peu vite !... Vos papiers d'abord.

— Je n'ai pas de papiers à vous remettre... Ne voyez-vous pas que je vais ensevelir un mioche ?... Mes papiers, les voilà, puisqu'il vous les faut.

Et le marguillier, impatienté, sort de sa poche une grande feuille pliée en quatre : c'était le permis d'enterrer.

Le gendarme lit, et, tout interloqué, il s'efforce de dissimuler son ébahissement. Prenant un air crâne, il rend le papier au marguillier en lui disant :

— C'est bon pour une fois, mais que je ne vous y ratrape pas !

Un renvoi justifié. — Le gros Charlot vient d'être mis à la porte de la fabrique de chaussures où il travaillait. A la pinte, très entouré, il s'explique :

— Qu'est-ce qui t'est donc arrivé ?

— Euh ! c'est le contremaitre...

— Qu'est-ce qu'il avait contre toi ?

— Voilà : tu sais ce que c'est qu'un contremaitre ? Un type inutile qui se ballade dans l'atelier, les mains derrière son dos, sans jamais rien faire...

— Eh bien ?

— Eh bien ! le vieux, là-bas, était jaloux de moi. Il disait que toutes les personnes qui entraient dans l'atelier me prenaient, moi, pour le contremaitre !... Alors...

LA BOUILLOTTE

UN temps où l'on ne connaissait pas encore le chauffage général des trains, les wagons étaient munis de bouillottes en hiver.

Un secrétaire municipal d'une commune, ne connaissait pas encore ce nouveau genre de chaufferette. Aussi un jour qu'il se trouvait dans le train, regardait-il avec curiosité un voyageur de commerce se chauffant les pieds sur la bouillotte du compartiment.

Au bout d'un certain temps, il dit à son vis-à-vis :

— Vous avez là quelque chose de bien commode, monsieur...

— La bouillotte, très commode, en effet ; ça ne me quitte jamais en voyage.

— Ah ! vous appelez ça une bouillotte... Est-ce pas un peu pesant ?

— Non, pas trop.

A la prochaine station, le voyageur de commerce prend sa petite valise et saute à bas du wagon.

— Hé ! messieu ! vous oubliez votre bouillotte, lui cris le paysan.

— Eh bien, comme je n'en aurai plus besoin de longtemps, et qu'elle vous plaît, je vous la donne.

Arrivé à destination, notre secrétaire municipal emporte bravement la fameuse bouillotte sur son épaule aux yeux ébahis des voyageurs et des employés de la gare.

— Hé ! là-bas, qu'est-ce que vous faites ? lui crient ces derniers, voulez-vous bien remettre cette bouillotte où vous l'avez prise.

— C'est bon ! c'est bon !... elle est à moi, ce messieu qui vient de descendre me l'a donnée.

Et on eut mille peines à lui faire comprendre qu'on s'était moqué de lui.

LES RECOMMANDATIONS DE MAMAN

UN jeune homme toujours choyé, toujours traité en enfant gâté par sa mère, est obligé de partir pour un assez long voyage, quoique à peine remis d'une indisposition.

Il a, en poche, une boîte de pilules portant sur le couvercle cette inscription du pharmacien : « Une pilule toutes les deux heures ».

Notre jeune Lausannois part donc, après mille embrassements et mille recommandations de sa mère en pleurs : « Fais bien attention, mon enfant, tiens-toi bien au chaud !... Prends garde aux courants d'air, mon chéri !... Ne lis pas dans le train, crois-moi, ça te fatiguerait les yeux... Et puis, l'essentiel, mon garçon !... les pilules !... toutes les deux heures... tu sais !... »

A Siviriez, notre voyageur, soigneusement emmitoufflé dans un coin des premières, appelle un employé et lui dit d'un air inquiet :